

16	POSTER	2015 – N°8	ARTICLE 60
----	--------	------------	------------

TUER, BOULEVERSER, HEBERGER, SOIGNER ET SONGER

Construits à Serrières au dessus du cours d'eau enfoui du même nom [sans s final], les abattoirs de Neuchâtel ont été actifs durant plus de 100 ans. Ces lieux de condamnation à mort, « de passage et de transformation de la matière », se composent de trois bâtiments soit, sans compter l'extérieur, plus de 1000 m² de réception, bureaux, couloirs, laboratoires, halles d'abattages, frigos industriels, garage...

Avant leur démolition prochaine, le temps d'un été, *L'hospice des mille-cuisses* s'y est installé. Mille cuisses, parce que des milliers de gigots y ont été découpés? Mille cuisses, parce que ce sont des milliers de pattes d'artistes, de curateurs comme de visiteurs, dont les allées et venues ont fait les expositions du Centre d'art de Neuchâtel (CAN) depuis vingt ans?

« L'idée de cet intitulé, pour ce qui est une forme hybride entre exposition et festival, a émergé comme ça et on l'a adoptée sans trop y penser », explique sans expliquer mais en s'amusant, Marie Villemin, curatrice du CAN et coorganisatrice de l'événement anniversaire.

Elle précise que « l'hospice était historiquement l'hôpital des pauvres, il y a une référence à la maladie, à la folie. Ce titre permettait aux artistes de rebondir pour interroger la situation de l'art actuel ou de s'intéresser à un aspect de la guérison. Il nous importait surtout de mettre l'accent sur l'hospitalité – les lieux d'ailleurs nous évoquaient un motel – ainsi que sur la communauté ».

FONCTIONNEMENT ASSOCIATIF ET FAÇADE INSTITUTIONNELLE

Le faire en commun est un peu la marque de fabrique du CAN. Fondé en 1995, le centre d'art s'impose comme une référence sur la scène artistique. Puis, en 2007, il s'essouffait quand sa gestion a été reprise par l'association Kunstart créée dans ce but.

A ce moment, avant d'être rapidement rejoint par Marie Villemin, Arthur de Pury et Massimiliano Baldassarri n'avaient « ni emploi fixe ni famille, mais du temps et beaucoup de motivation », se souvient le directeur, précisant aussitôt que son statut est « pour la forme, afin d'inspirer la confiance chez les bailleurs de fonds alors que revivifier le centre d'art impliquait de tout reconstruire ».

Des discussions intenses ont permis de jouer entre la dimension institutionnelle, gage de crédibilité, et un fonctionnement interne « très associatif, très horizontal ». Ainsi, au CAN, chacun a le même salaire, ce sont les pourcentages de travail qui changent. « Pour nous, il importe de garder à l'esprit que nous sommes confrontés à l'ambiguïté d'être subventionné tout en conservant notre indépendance autant que la possibilité d'exposer un art critique. Ainsi, refuser la hiérarchisation qui annule l'autocritique est une parade », résume Arthur de Pury. Et, soutenu par une myriade de bénévoles, *L'hospice des mille-cuisses* reflète parfaitement ce questionnement sérieux et constant.

CHANTIER, ATELIER, RÉSIDENCE...

Aux abattoirs, tout a commencé avec l'autorisation d'occuper la friche. Electricité, eau, il fallait l'essentiel. Puis, entre l'étage des bureaux et le rez-de-chaussée, l'architecture

a imposé sa part dans la structuration de cette « communauté éphémère dédiée à différentes expériences de guérison ».

Plus de 80 plasticiens, vidéastes, musiciens, performers... de Suisse et d'ailleurs, confirmés ou émergents, ont été invités. Ils ont construit, démoli, prolongé, peint, repeint, cultivé... et fabriqué leur confort : une table de ping pong et des raquettes [vendues, avec d'autres éditions, à la boutique de l'exposition], des pots d'herbes aromatiques, l'insonorisation de la salle de concert qui devient œuvre d'art ainsi qu'une série de meubles en bois montés sur les plans libres de droit du designer italien Enzo Mari. Des salles d'exposition entièrement aménagées, des espaces de performance, des constructions monumentales des petites pièces posées de-ci de-là ont progressivement redessiné l'extérieur comme l'intérieur des bâtiments.

Dix jours avant le vernissage du 22 août, le chantier était total. L'atmosphère était à l'échange pour l'édification de *L'hospice*. Chaque bâtisseur, au rythme de ses créations, vit sur place. Et pour la nuit, cette résidence d'artistes se répartit entre trois dortoirs : Espace privé, Extra sun ou Temple du sommeil qui sont en même temps partie intégrante de l'exposition.

Celle-ci se déguste. Il faut se laisser étonner par les œuvres et vagabonder entre les salles, dont la plupart ont une fonction par rapport à la thématique de l'hébergement et du soin. Celle dite Blanchisserie, abrite *Last night was different*, le gigantesque gonflable poilu de Tom Dale, ainsi que la reproduction d'une peinture et la baignoire de John Isaacs – que l'artiste Massimiliano Baldassarria a occupé de longues heures, plongé dans sa mousse, alors que les premiers visiteurs arrivaient.

Les sculptures comme les installations font parfois le lien entre le dehors et le dedans : *Quid pro quo* de Markus Kummer, cette pierre suspendue en façade et retenue par une chaîne passant par le toit qui s'ancre dans le sol de la salle Sacrifice et hystérie ou le parking d'ustensiles d'aide à la marche, *The Abattoir Rebel Déambulateur Club*, installation de Harold Bouvard. Plus intimiste, la Permanence est un bureau qui accueille les travaux de ce dernier, de Kester Güdel et d'Eric Duyckaerts. Là, à tour de rôle, un artiste vous reçoit en consultation pour soigner votre rapport à l'art contemporain. Le jour du vernissage, Nicolas Raufaste [voir notre édition N°7] était de garde. Nous en avons profité pour détourner la consultation.

NICOLAS RAUFASTE

Dans la salle Archivas, il expose *Wall of Fame 1991*, une installation de plateaux de tourne-disque, qui rend hommage « à l'énergie marginale mais pérenne de la Case à chocs », salle de concert qui a été fondée dans l'ancienne chocolaterie Suchard, voisine des abattoirs. *Atmospheric entry*, un pain carbonisé et *Le nichoir*, une bouilloire trouée ou un « hospice pour oiseaux », sont deux « accidents » résultant de la distraction ménagère du plasticien.

En bon thérapeute, il glisse que « la norme empêche la liberté artistique ». Et, en résonance avec son pain aux allures néolithiques, son image de pirogue préhistorique en atteste. « Trompant la perspective, le cadrage de cette

photographie recrée une réalité. » Elle est comme un aversissement du tout possible lors de la perte de repère et « elle interroge la notion de direct ».



DEJODE & LACOMBE

Le duo dont l'une, Sophie, vit à Marseille alors que l'autre, Bertrand, est installé à Berlin travaille ensemble depuis leurs études. Travail de longue haleine. Les artistes sont de véritables bâtisseurs qui échafaudent, prolongent et parfois immergent. Avec *La Vénale de Bionise*, Dejode & Lacombe chahutent poétiquement l'art établi. Et « l'incomplétude du regard, face à la création artistique comme aux sciences sociales, est l'enjeu de l'immense machine en aluminium, entre sculpture et dispositif », qu'ils ont érigée.

L'objectif est de déstabiliser l'assurance du public. Aussi est-il invité à monter sur la plateforme située à trois mètres de hauteur, par un escalier en colimaçon. De là, une échelle permet de redescendre dans le double cylindre, « incubateur de folie artistique », comme au cœur d'une sorte de zootrope. La façade du tambour composée de couleurs se met



ARTICLE 60	2015 – N°8	POSTER	17
------------	------------	--------	----

HOSPICE DES MILLE-CUISSÉS JUSQU'AU 3 OCTOBRE 2015
ANCIENS ABATTOIRS / 4, RUE MARTENET / 2000 NEUCHÂTEL-SERRIÈRES

CAN, CENTRE D'ART NEUCHÂTEL / WWW.CAN.CH
SYLVIE LINDER, ARTHUR DE PURY, JULIAN THOMPSON, MARIE VILLEMIN,
MARTIN WIDMER, MARIE LÉA ZWALHEN

Le CAN, ou Centre d'art de Neuchâtel, prend soin de ses 20 ans à *L'hospice des mille-cuisses*. Une résidence d'artistes, une exposition mais aussi des performances, des concerts et des vernissages à rebondissement. Cette vivifiante « exposition-festival » se déroule dans les anciens abattoirs de Neuchâtel Serrières jusqu'au 3 octobre prochain.

alors à tourner. La magie opère, ou pas, mais le risque est toujours de de perdre pied.

LES FRÈRES CHAPUISAT

Les artistes présentent une série d'installations géographiquement séparées sur le site. *Les thermes*, en références aux bains romains qui existaient dans le vallon de la Serrière, sont une construction en bois, dans le prolongement sud des abattoirs. Immérgé dans l'eau chaude, on a vue sur l'autoroute et le lac. De l'autre côté, dans la pénombre d'une chambre froide, *La champignonnière* est une culture « de *reishi* en japonais et *ling zhi* en chinois, qui représentent 30% des ingrédients utilisés en médecine chinoise ».

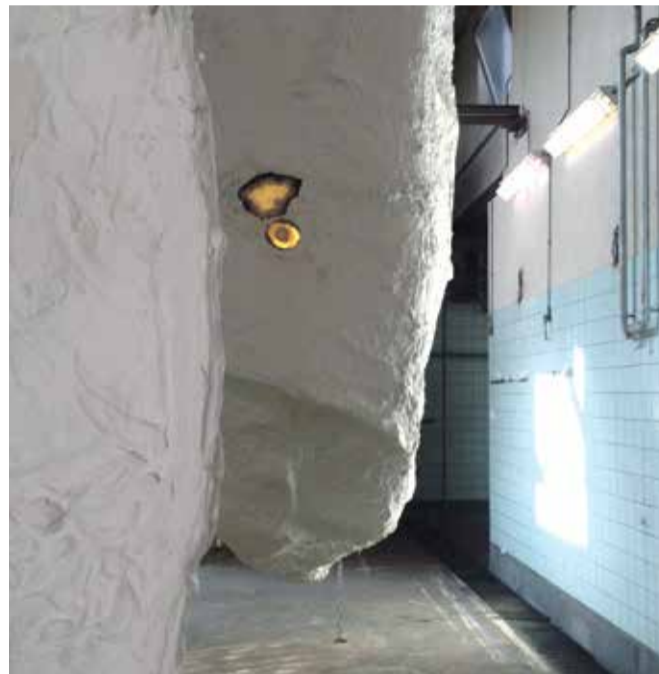


Les deux frères partagent une même fascination pour « la composante, proche de la crevette autant que la force curative et purificatrice des champignons ». Et le lien avec les thermes est évident puisque du *ling zhi*, « champignon de l'immortalité prisé depuis la dynastie Han, on fait encore dans la Chine d'aujourd'hui un luxueux sel de bain ». Bain que le visiteur chanceux de *L'hospice* pourrait avoir l'occasion de tester.

HENRIK PLENGE JAKOBSEN

Deux plaques d'agate et un énorme quartz rose attendent leur sort dans un papier journal. Henrik Plenge Jakobsen s'affaire à tordre et souder les structures métalliques qu'il va enrober de bandages plâtrés en y insérant « les pierres qui seront comme des tumeurs sur le plâtre qui, lui aussi, est fait de cristaux ». Il est rare que l'artiste de Copenhague produise des pièces sans plan et sans l'intervention d'un tiers, une fonderie, par exemple. Ici, il a choisi le « freestyle, soit se laisser inspirer dans le cours de la création ».

Au final, *Analyse*, *Sanatorium* et *Symptom* sont les trois formes suspendues données à voir. Debout parmi elles on ressent quelque chose de paisible. Pourtant, « de la taille d'une vache », les sculptures se veulent « une mémoire abstraite de ce qui se passait ici ». Elles sont aussi inspirées par « *La montagne magique* qui joue sur la maladie, l'hypochondrie et l'attente de la mort. C'est un hasard, souligne l'artiste, si je lis en ce moment Thomas Mann ».



Il était peu souhaitable – puisque se laisser surprendre est excitant – de recenser la foulditude des pièces qui font les interrogations, les critiques ou l'humour de *L'hospice des mille-cuisses*. Les vignettes ci-dessus ne sont qu'une sélection au hasard des déambulations afin de donner un aperçu de la fête, avant de présenter l'installation de Sacha Béraud dont une image fait la page poster de cette édition. Le CAN a proposé cet artiste « en raison du caractère évolutif de son travail, au cours des six semaines d'exposition ».

DANS LE DAZZLE PAINTING DE SACHA BÉRAUD

D'abord, il y a l'emballage ou « ce qui introduit la pièce, une ornementation, donc comme un emballage, mais qui déjà transmet un message ». Sacha Béraud a fait d'un petit garage isolé dans un angle de la cour des abattoirs son *Autel des songes*.

Il en a peint la façade en mode *dazzle painting*. Camouflage disruptif perturbant la vue du cap et du type des navires britanniques pour les protéger des tirs des sous-marins



allemands durant la Première Guerre mondiale. Quelque chose en rapport avec le prendre soin? « Peut-être, répond l'artiste, mais c'est aussi brouiller les pistes, pour embrouiller la forme dans laquelle on va pénétrer. Entre l'extérieur et l'intérieur, il y a un jeu optique, l'installation joue avec l'optique et la perception ».

On entre et il fait noir. On attend. Un temps d'adaptation. Petit à petit, des formes et des images apparaissent : « c'est comme une sorte de rituel, il faut consacré un moment à la pièce pour pouvoir la comprendre ou en comprendre ce que l'on souhaite ». Alors, le sens de la vision du visiteur est alerté puisqu'une peinture murale éclairée par une lumière à la couleur changeante vibre lentement. Il s'agit d'une reproduction extraite du *Livre rouge* de Carl Gustav Jung, de son voyage et ses dialogues intérieurs illustrés de peintures référencées à son érudition et à ses goûts.

Inviter le livre du psychanalyste, « c'est aussi le faire entrer dans une sorte de collection qui parle de rêves ou de ce qui se passe à l'intérieur de soi ». Reprendre cette image est lié « aux motifs qui sont des formes molles, comme celle du rêve, au rayon de lumière qui transperce le personnage autant qu'il jaillit de lui mais surtout à la présence du serpent et à l'intensité de sa symbolique investie de valeurs collectivement partagées ».

Tous les objets que crée Sacha Béraud mélangent références historiques, questions de société, techniques et expériences personnelles. Ainsi s'explique le choix de faire varier les couleurs de l'éclairage pour modifier la perception de la peinture de C. G. Jung. Suite à une récente visite de l'artiste chez un peintre genevois qui use de LED colorés pour réaliser ses peintures, il a rapporté son enchantement à l'*Autel des songes*.

Le parcours du plasticien est encore un indice permettant de saisir la complexité de son travail. Après un baccalauréat scientifique, il étudie à l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux, avant une année à l'Ecole des hautes études en sciences sociales à Paris et un master de deux ans à la Head de Genève. Désormais, il travaille comme programmeur dans une entreprise genevoise. Ses connaissances informatiques seraient donc à l'origine de la vidéo de son installation.

Elle débute par l'œil de Julian Thompson, premier membre du CAN que l'artiste a rencontré aux abattoirs. Cette photographie est le point de départ. Ensuite, se composent des images générées par un ordinateur, elles sont créées à partir d'une intelligence artificielle orientée par des indications que lui soumet Sacha Béraud. L'écran est placé sur l'autel, flanqué d'une stalactite qui est le « renvoi à la nature de l'*Autel des songes* ». Progressivement les images informatiques se modifieront alors que des petites sculptures, comme des offrandes, viendront compléter cette vibrante collection.

SOPHIE NEDJAR

POSTER EN PAGES SUIVANTES : SACHA BÉRAUD,
MACHINE KEEPS DREAMING – DEPUIS L'ŒIL DE JULIAN,
ÉLÉMENT DE L'AUTEL DES SONGES, 2015